

Une lecture de Eugen Drewermann

Roland Sublon

Résumé

La lecture de trois ouvrages actuellement traduits en français de E. Drewermann permet, avant de faire une critique exhaustive de son œuvre, de pointer, dans sa démarche, le primat du sentiment sur la raison. Au nom d'une certaine idée de la psychanalyse, l'auteur prône, au dam du Sinaï, le retour en Egypte, la conversion à la nature et la réconciliation universelle en l'amour d'un Dieu maternant. Quoiqu'il s'en défende, Drewermann développe une entreprise à connotation gnostique qui ménage et promeut la sauvegarde de la religion.

Citer ce document / Cite this document :

Roland Sublon. Une lecture de Eugen Drewermann. In: Revue des Sciences Religieuses, tome 67, fascicule 1, 1993. pp. 111-115;

doi : <https://doi.org/10.3406/rscir.1993.3218>

https://www.persee.fr/doc/rscir_0035-2217_1993_num_67_1_3218

Fichier pdf généré le 02/05/2018

UNE LECTURE DE EUGEN DREWERMANN

Nous avons retenus trois ouvrages récemment traduits en français : *La peur et la faute. Psychanalyse et morale*, Paris, Cerf, 1992, t. 1 ; *L'essentiel est invisible. Une lecture psychanalytique du Petit Prince*, Paris, Cerf, 1992 ; *De la naissance des dieux à la naissance du Christ*, Paris, Seuil, 1992. Notre critique sera partielle et provisoire. Il serait, en effet, nécessaire d'attendre la traduction française de l'ensemble de l'œuvre de E. Drewermann pour se forger une opinion définitive sur celle-ci. La lecture de trois ouvrages permet cependant d'émettre un jugement qui ne relève pas uniquement de querelles entretenues par la « variété des écoles psychanalytiques », (J.-P. Bagot, Introduction à *La peur et la faute...*, p. X.), mais du souci d'un enjeu éthique aux conséquences importantes.

L'entreprise appartient à la démarche théologique de toujours. Depuis la dispute de s. Paul avec les philosophes païens d'Athènes, les chrétiens n'ont pas cessé de présenter le bien-fondé de leurs croyances afin de ne pas passer aux yeux des autres, et à leurs propres yeux, soit pour de pieux débiles, soit pour des adeptes de l'absurde, soit pour des sectaires délirants. Selon la formule reçue : *fides quaerens intellectum*, il s'agit de l'essai, toujours à reprendre, d'articuler ce qui est difficilement articulable, à savoir, la raison et le sentiment.

Cet essai aura eu des conséquences majeures ; il aura appris aux croyants à distinguer l'intelligence et l'affect, et à les situer à leur place respective. Cette démarche aura abouti à un apprivoisement réciproque. Et l'on sait que l'apprivoisement implique que soient respectées les distances et les différences. En invoquant la raison, la théologie aura imposé quelque modération aux passions et aux intolérances religieuses ; en rappelant que l'amour conservait ses droits vis-à-vis de la pensée, elle aura encore contribué à adoucir les mœurs austères de la rigueur intellectuelle. Le concile Vatican I en

condamnant fidéisme et rationalisme aura rappelé la gravité de cette tentative.

Le théologien allemand reprend donc à son compte une démarche qui serait louable en soi, si son principal souci n'était pas de défendre l'impérialisme du sentiment sur la raison, sous prétexte de rendre ses prérogatives au cœur, prérogatives que celui-ci aurait perdues à la suite de la domination pluriséculaire d'une morale entée sur la raison et sur la volonté. Seule la « magie ensorcelante de l'amour » (*De la naissance...* p. 93) est capable de métamorphoser le monde entier. Passant rapidement sur le narcissisme, ce chantre de l'amour ne retient que l'idéalité d'un « mouvement de l'âme, qui rend transparent pour nous toute l'apparence extérieure de l'autre » (*Ibid.*, p. 177). Plaidant pour le rêve (*ibid.*, p. 174) et l'illusion chrétienne contre la rigueur ou l'exactitude (*ibid.*, p. 201), pour le monde de l'« enfant merveilleux » (*ibid.*, p. 70, 202) contre le prétendu réalisme appauvri des adultes (*L'essentiel...*, p. 17), pour la religion (*De la naissance...*, p. 42) contre la sécularisation opérée par les sciences, historiques entre autres, Drewermann ne peut que flatter les déçus de la modernité et les fatigués d'une civilisation technicienne desséchée. L'appel à la révolution sentimentale ne semble pourtant pas le meilleur moyen qui permette de réintroduire un supplément d'âme dans un univers unidimensionnel où l'efficacité et la rentabilité imposent leur effronterie. Le mot d'ordre d'un retour au religieux et à Dieu, contre la morale, la loi, la raison et la volonté, apparaît comme une croisade contre le prétendu « orgueil de l'intelligence », croisade corrélatrice à l'exaltation de l'infinitude d'un sentiment océanique rejoignant Dieu sans médiation (*De la naissance...*, p. 42).

Ce faisant, Drewermann est amené, à son insu, à contredire sa propre entreprise intellectuelle, fondée sur l'élaboration théorique de la psychanalyse, pour aboutir à un anti-intellectualisme latent. Du coup, il caresse un sentiment, aujourd'hui répandu, présidant aux régressions sectaires du catholicisme, qui voudraient que la bonté ou l'amour soit le privilège des sots, des ignorants ou des anti-intellectuels. Jésus a peut-être plaidé pour les « enfants » contre l'enflure de certains de ses disciples ; il n'a jamais craché sur l'intelligence ni sur la morale, et il est faux de dire qu'il « avait en horreur toute réglementation extérieure, y compris et précisément dans l'éducation » (*ibid.*, p. 126).

A propos de la morale, Drewermann reconnaît assurément que le message moral de Jean Baptiste est complémentaire du message de

miséricorde de Jésus, mais c'est pour affirmer, en fin de compte, au nom de la psychanalyse, que « toute forme de religiosité, où la relation de l'homme à Dieu reste enfermée dans les catégories du droits et de la justice, du mérite et de la faute, de la récompense et du châtement, ne peut apparaître désormais *que pathologique* (nous soulignons) » (*ibid.*, p. 129). Certes, l'adage *summum jus, summa injuria* affirme que le seul droit peut conduire à la pire des injustices, mais un autre adage, psychanalytique celui-ci, affirme que « la religion ménage, avec l'affirmation absolue de l'Amour, la négation absolue de la Loi ».

De la Loi, en effet, Drewermann ne retient, pour les disqualifier, que la règle et le précepte dont il annonce la caducité, et pour déclarer, toujours au nom de la psychanalyse, l'avènement en Jésus de la fin des contradictions et la réalisation, en lui, du mythe de la réconciliation universelle. Nous soulignons ce mot *mythe* dont l'auteur fait la clef de voûte de son système psychanalytico-théologique.

De quelle psychanalyse s'agit-il, en fait ? Ici encore Drewermann prône un œcuménisme facile en amalgamant trois « sortes » d'inconscients : le freudien personnel, le szondien familial et le jungien collectif, qui a sa faveur. Pour lui, l'inconscient n'est pas une hypothèse, ni l'expression d'une perte radicale de l'homme parlant, mais le réceptacle d'archétypes éternels. Identifiant l'inconscient à l'âme, il pratique un retour au premier Platon, celui de la réminiscence. Bataillant contre le prétendu idéalisme des théologiens en mal de ratiocination, il développe l'*Idée* grandiose d'une âme peuplée d'images archétypales (*ibid.*, p. 40), référence de la vérité (p. 41), et offrant à l'homme la connaissance de l'origine (*ibid.*, p. 149) car le symbolique drewermannien est un symbolique imaginaire (*ibid.*, p. 42) dont le mythe est l'expression qui « essaie de traduire symboliquement, dans le monde de l'expérience sensible, la réalité sous-jacente, inaccessible aux sens » (*ibid.*, p. 42). Cette expression nommée le « le chant de l'âme » (*ibid.*, p. 45) est encore la manifestation d'énergie vitale (*ibid.*, p. 159), expression d'un dedans (*ibid.*, p. 103, 108, 161) qui témoigne, par des symboles émotionnels (*ibid.*, p. 161), la nature solaire (*ibid.*, p. 86) voire divine de l'homme.

Ainsi pour guérir l'angoisse qui, selon l'auteur, se situe à la racine de tout mal (*La peur...*, p. 89), il faut que chacun pratique une sorte de « *convertio ad fantasmata* », une conversion à l'imaginaire, pour réaliser sa vérité : « Comment notre humanisation pourra-t-elle réussir

si ce n'est en suivant les symboles éternels que Dieu a disposé dans notre âme, bien avant le pouvoir des mots, bien plus puissants que la force des concepts ? » (*De la naissance...*, p. 227).

Cette conception de l'inconscient des images qui évacue pratiquement les rapports du corps au langage amène Drewermann à envisager le patriarcat comme la « malédiction » (*ibid.*, p. 280) de Dieu pesant sur une humanité devenue incapable d'amour, parce que submergée par des sentiments d'angoisse et de honte (*ibidem*). Identifiant paternité et masculinité, qu'il disqualifie (*ibid.*, p. 153), féminité et maternité, qu'il chérit, Drewermann étale sa nostalgie d'un lieu maternel et naturel où « notre inconscient, le monde des "animaux" en nous » (*ibid.*, p. 152) percevrait « le message du divin en nous » (*ibid.*). Ici l'auteur tente de réconcilier Eve et le Serpent.

Dans sa recherche de la vérité et de la réconciliation universelle, le monde matriarcal (*ibid.*, p. 90) opposé aux structures patriarcales « destructrices à l'égard des grands symboles religieux » (*ibid.*), peut faire entendre, – prétendument comme la psychanalyse (!) –, que l'amour seul est capable de nous faire voir un autre homme comme divin ou royal (*ibid.*).

Chez Drewermann, ça parle au cœur, ça fait chaud, ça console, ça bourgeonne et ça fleurit... Et il faut croire les mythes (*ibid.*, p. 49) ; c'est ainsi que l'homme panse la déchirure de son âme, guérit sa division, restaure et renforce son *moi* (*La peur...*, p. 53), étanche son angoisse et abolit ses conflits.

On est confronté à la lecture de chacun des ouvrages à une volonté de réenchâter le monde ; on ne s'étonnera donc pas du succès éditorial d'un néo-rousseauisme en quête de l'inconscient d'Emile. Retournons à la Nature qui offre la garantie d'un Autre consistant, aimant, maternel et maternant, intact, infaillible, indéfectible. Retournons au culte d'une Religion sans histoire, sans coupure, sans angoisse, éternelle et universelle.

Le romantisme psychanalytique de Drewermann qui trame son plaidoyer pour le retour en Egypte (*De la naissance...*, p. 108) apparaît comme une gnose de l'inconscient et consiste à opérer un retour sur le *moi*, cette « chambre intérieure » des gnostiques, pour y retrouver les images primordiales et éternelles du divin en l'homme (*La peur...*, p. 113). Ces images sont-elles inscrites sur quelque chromosome ? Apparemment oui, de la même façon qu'est inscrit le savoir-faire du tisserin ou de la nonnette (*ibidem*).

Cette gnose qui fait alliance avec la génétique a de quoi faire frissonner. Drewermann n'est certes pas fasciste ; il est seulement distrait ; il faut cependant mettre en garde le lecteur vis-à-vis d'une pensée qui se développe dans une bulle imaginaire baptisée « symbolique », et qui agite « l'oblation totale » de la personne dans un retour à l'unité, autrement dit, vis-à-vis d'une pensée qui, à son insu, ne cesse de rêver l'abolition des différences.

La pratique de l'auteur, enfin, présidée par la passion de faire le bien, peut aboutir à renforcer l'angoisse qu'elle prétend combattre. Certes, Drewermann a de l'expérience, et les exemples cliniques qu'il rapporte illustrent une perception juste de la « belle âme » responsable des dégâts qu'elle dénonce. Mais il semble ignorer que l'angoisse naît d'un trop plein, autrement dit, du manque de manque, ou d'une trop grande proximité avec le fantasme. Si la cure doit aboutir à destituer la demande de l'Autre qui, dit Drewermann, révèle l'insuffisance du *moi* et pose l'horizon angoissant de la jouissance de l'Autre, comment opérer cette destitution sans « lieu » imposant les places et les distances ? Or le théologien allemand prône le retour à la tendresse d'un Dieu maternel. Ce retour entraînerait peut-être la fin de l'ordre paternel, elle ne ruinerait certainement pas la menace fantasmée de l'Autre dévorant. En optant pour la tendresse maternelle, au dam d'un pôle ou d'une métaphore paternelle organisatrice des places de chacun, Drewermann ne résout rien ; il aboutit à renforcer demande, angoisse et violence d'une société sans père vouée aux impasses masochiques de l'amour. Drewermann – assurément – défend la Religion ; il ne semble pas que celle-ci garantisse ainsi le salut du siècle prochain.

Roland SUBLON
CERIT. Palais Universitaire
67084 Strasbourg Cedex